

NOTICE

sur la vie et les ouvrages de J. Racine.

Depuis le règne de François I, généreux protecteur des arts et des sciences, la littérature française alla subir une réforme radicale produite, et par l'imitation des ouvrages classiques des anciens, et par l'attachement plus intime des auteurs à la cour et à la haute noblesse. — On appelle le seizième siècle, sous le rapport des lettres, l'époque de la Renaissance; car c'est alors que le goût de l'antiquité fit sentir son influence en France, après avoir envahi l'Italie depuis cent cinquante ans. Marot, qu'on peut considérer comme le père de la poésie française, avait conservé encore, dans ses vers, la naïve allure des ballades et des fabliaux; mais bientôt apparut Ronsard, qui ressuscita les hymnes et les odes à la façon de Pindare, et se montra aussi mythologique que le poète de Thèbes. Il s'amusa de plus à combiner, à l'aide du grec et du latin, une langue particulière qui le rendit souvent inintelligible. Cependant un véritable génie perça sous cette écorce exotique: Ronsard, qui eut beaucoup de crédit sur ses contemporains, se forma autour de lui une Pléiade dont il était l'astre principal, et finit par mettre le grec et le latin à la mode. Ce retour vers le passé ne pouvait manquer d'entraîner aisément toute la littérature dans son mouvement; car devant les grands modèles de l'antiquité, les formes littéraires du moyen âge devaient bientôt tomber en défaveur. — Cette fameuse métamorphose de la littérature française commença donc par des traductions et des imitations des anciens, et aboutit à ce qu'on appelle l'époque classique du siècle de Louis XIV, après avoir réformé, sous la tutèle de la cour et de la noblesse, le génie de la langue et les principes de l'art.

Or l'influence royale sur le développement de la littérature française devait augmenter rapidement, lorsque Richelieu avait affermi la monarchie et concentré dans les mains du souverain toutes les forces de la nation. Même les troubles de la Fronde ne purent rendre aux écrivains qu'un goût passager d'indépendance; car dès que Louis XIV eut pris les rênes du gouvernement, tout rentra dans l'ordre fondé par Richelieu, et s'habituait sans peine à un despotisme royal, après avoir subi la tyrannie ministérielle. Louis XIV, malgré tous les défauts de son caractère, qu'une éducation négligée avait augmentés encore, avait beaucoup de bon sens et un goût prononcé pour tout ce qu'il y avait de beau et de grand; il était non-seulement le plus puissant et le plus brillant des monarques de son siècle, mais aussi le plus cultivé et le plus instruit. Pour glorifier sa cour et son règne, il ne manqua pas d'assembler autour de son trône l'élite des écrivains et des artistes de son temps; et sa munificence extrême en fit bientôt des panégyristes enthousiastes. Poètes, orateurs, savants, peintres, sculpteurs, Français et étrangers, tous s'empressèrent de répandre à l'envi la gloire du grand Louis.

La haute noblesse ne tarda pas d'imiter l'exemple de la cour, de protéger les auteurs, de critiquer leurs ouvrages, et de prononcer des sentences de goût. Les cercles spirituels surtout, connus sous le nom de coteries, devinrent les hauts tribunaux littéraires, et exercèrent une influence d'autorité à laquelle aucun auteur ne put se soustraire. La France, éblouie par l'éclat du règne de Louis XIV et oubliant la misère dont il fut l'auteur, a nommé cette époque l'âge d'or de la littérature, en la comparant aux temps des Périclès, des Auguste et des Médicis. En effet, on ne saurait disconvenir que la langue française acquit par ces liaisons aristocratiques une certaine perfection ou délicatesse de conversation, une pureté, une correction et une élégance de style tout-à-fait inconnues jusqu'alors. Mais les suites fâcheuses de ces hautes protections prévalurent de beaucoup. Les vertus positives de la poésie, telles que la fantaisie et le sentiment, s'évanouirent de plus en plus; on ne s'en souciait guère, ou on les traitait de mauvais goût et d'indécence. Or passer pour un écrivain de bon goût, c'est-à-dire emporter la faveur de la cour ou des Midas de salon, voilà le seul triomphe qu'enviaient la plupart des auteurs; de sorte que, pour gagner une pension, une distinction, ou la seule approbation du roi, d'un prince, ou d'une marquise, ils n'hésitaient point de braver la nature, et de dédaigner l'applaudissement du peuple. Au lieu d'étudier la nature et l'humanité, on suivait la sentence de Boileau: „Étudiez la cour et connaissez la ville.“ La littérature devint donc élégante aux dépens de l'imagination, de l'énergie, et de la vérité; et il n'est que trop vrai que la poésie française lutte encore de nos jours à se débarrasser des chaînes dures et indignes qui lui furent forgées dans ce siècle classique de Louis XIV. Ce ne furent que la satire et la comédie qui firent des progrès plus positifs. Ajoutez que, l'art français ayant envahi, par les victoires et la pompe de Louis XIV, presque toute l'Europe, ce résultat eut pour inconvénient d'exalter l'amour propre des écrivains français, au point de leur laisser ignorer tout le parti qu'ils pouvaient retirer de l'étude des arts étrangers et de la comparaison. On se flattait de marcher à la tête de la civilisation du monde, de former et de maîtriser le goût de l'Europe, comme Louis XIV en dominait la politique; et hélas! la plupart des poètes étrangers n'étaient que trop prêts à se mouler sur les modèles de Versailles.

Quant à l'art dramatique de ce temps-là, il fut gouverné par les mêmes influences. Jodelle, ami de Ronsard, fut le premier qui résolut de bannir de la scène les mystères et les moralités du moyen âge, et de remettre en honneur les formes littéraires de l'antiquité. Sans approuver tous les éloges des contemporains,¹⁾ il faut avouer que Jodelle et Garnier son rival, et le grand nombre des poètes tragiques qui marchèrent sur leurs traces, ont beaucoup contribué aux progrès de l'art dramatique en France. Cependant la tragédie française resta encore loin de la perfection où elle est parvenue au dix-septième siècle par *P. Corneille*, qui a le plus développé le génie national sous ce rapport. C'est lui qui forme une époque remarquable dans l'histoire de la tragédie française, et qui doit être regardé comme le père de ce qu'on appelle en France le théâtre classique. Corneille avait beaucoup d'imagination et une raison supérieure; il savait tracer des caractères sublimes et vigoureux, et développer parfaitement les sujets

1) Ronsard ne craignit pas de dire:

Jodelle, le premier, d'une plainte hardie
Françaisement chanta la grecque tragédie,
Puis, en changeant de ton, chanta devant nos rois
La jeune comédie en langage français;
Et si bien les rima, que Sophocle et Ménandre,
Tant fussent-ils savants, y eussent pu apprendre.

tragiques les plus différents; il était susceptible à la fois de l'énergie antique et des sentiments romantiques. Mais malgré toutes ces dispositions dramatiques, qu'on ne saurait contester à l'auteur de trente-trois pièces dont aucune ne ressemble à l'autre, Corneille aussi, égaré par les critiques et les exemples de ses contemporains, et séduit par le prétendu bon goût de la haute société, se rapprocha trop des préjugés et des fausses théories qui étaient alors en vogue. Il s'attache plus aux doctrines de la raison qu'aux inspirations de l'imagination, il prend souvent l'enflure pour la grandeur, la déclamation pour l'éloquence, et alors il manque de vérité. Ces défauts étaient dans son siècle, on les aurait trouvés en lui, même quand la langue eût été arrivée, de son temps, au point de perfection auquel Racine l'a portée.

Jean Racine est le second tragique français, dans l'ordre des temps, entre les grands écrivains du siècle de Louis XIV, et, selon le jugement de ces compatriotes, celui qui a produit les meilleures tragédies. Il marchait, en général, sur les traces de son prédécesseur; cependant, Corneille a plus d'imagination et d'énergie, Racine plus de sentiment et de grâce. La pureté, l'harmonie et l'élégance de ses vers sont telles que jusqu'aujourd'hui nul poète français ne l'a ni surpassé, à cet égard, ni même égalé. Toutefois, il n'est pas libre non plus des défauts et des égarements de son siècle; il n'est classique, pour la plupart de ses oeuvres, que du point de vue de son temps et sous le rapport du style et de la versification. A l'époque où Racine promit des réformes, la poésie avait des principes arrêtés, le public des habitudes faites. De fausses doctrines, dites d'Aristote et d'Horace, avaient usurpé l'autorité d'un oracle, et entravaient l'imagination des poètes. Il est vrai que surtout les auteurs dramatiques auraient dû se défaire d'un système de règles arbitraires et pédantesques qui leur ont donné tant de gêne et d'embarras, et qui ont souvent gâté leurs meilleurs sujets. Mais ni Corneille ni Racine n'ont eu assez d'originalité ni de courage: il fallait l'esprit et l'énergie d'un Lessing pour délivrer la poésie des préjugés enracinés du siècle de Louis XIV, et pour rétablir le véritable bon goût dans l'art dramatique.

Nous avons jugé à propos de faire ces remarques générales avant de commencer la biographie de Racine, afin qu'on ne nous confonde pas avec ces apologistes enthousiastes de l'âge d'or de la littérature française qui s'écrient avec La Harpe: „Ne les croyez pas, ceux qui vantent sans cesse la nature brute; ils portent envie à la nature perfectionnée: ceux qui regrettent les beautés du chaos; vous avez sous vos yeux les beautés de la création: ceux qui préfèrent un mot sublime de Shakespeare aux vers de Phèdre et de Mérope¹⁾; Shakespeare est le poète du peuple, Phèdre et Mérope sont les délices des hommes instruits.“ — Nous autres Allemands, au contraire, nous n'hésitons point de prétendre que de tous les chefs-d'oeuvre du théâtre classique en France, *Athalie* de Racine et quelques comédies de Molière sont, à la rigueur, les seuls qui, à tout égard, soient classiques, c'est-à-dire dignes de l'admiration de tout le monde.

Jean Racine naquit le 21 décembre 1659 à la Ferté-Milon²⁾, où son père était contrôleur du grenier à sel. Orphelin de père et de mère à l'âge de cinq ans, il fut d'abord élevé par son aïeul maternel, ainsi qu'une soeur à peu près du même âge que lui. Doué par la nature d'une âme tendre et flexible, d'un esprit fin et souple, d'un coeur pur et sensible, il eut le bonheur de recevoir une éducation solide et soignée. Il fit ses cours de collège à Beauvais

1) Tragédie de Voltaire.

2) Bourg entre Soissons et Paris.

et à Paris; mais dans l'intervalle il eut occasion de prendre de meilleures leçons des maîtres de Port-Royal des champs,¹⁾ les plus renommés de ce temps-là. — Frappés des dispositions du jeune élève, ils cultivèrent en lui ce goût des lettres qui d'abord le porta, malgré eux, vers le théâtre, et ils lui inspirèrent en même temps cet esprit de religion qui l'éloigna depuis de la scène; effets contraires d'une même cause, de cette sensibilité tendre qui faisait le fond de son caractère. Le savant Lancelot se chargea d'enseigner le grec à son aimable élève, qui avait tout ce qu'il fallait pour sentir bientôt tout le charme de cette langue unique. Du moment où il fut en état de lire les auteurs grecs et romains, il les dévora tous avec une singulière avidité, philosophes, orateurs, historiens, poètes et romanciers; mais il montra de fort bonne heure un goût prédominant pour la poésie. Son plus grand plaisir était d'aller s'enfoncer dans les bois, dont le vaste silence est si favorable à la méditation, et semble même y inviter. C'est là que, solitaire, il lisait sans cesse les tragiques anciens, qu'il savait presque par coeur, et dont il a osé le premier transporter dans sa langue les tours, les expressions et les images. Ce furent surtout les tragédies de Sophocle, d'Euripide et de Sénèque qu'il étudiait avec une ardeur insatiable. — La lecture du roman grec de Théagène et Chariclée, qu'il apprit par coeur après en avoir vu brûler, par ses austères instituteurs, deux exemplaires qu'il s'était procurés en secret, l'avait tellement affecté, qu'il en conçut l'idée de son premier essai dramatique; mais il ne l'acheva pas. Molière, qu'il eut occasion de connaître à Paris, et qu'il consulta sur cet ouvrage, lui conseilla de renoncer à ce sujet pour celui de la Thébaine; cependant il sut découvrir dans une première esquisse le germe d'un talent qu'il crut devoir encourager par des bienfaits. — On ne peut douter que cette connaissance intime du grec, qu'il cultiva toute sa vie, n'ait été une des causes premières de cette pureté de goût et de cette richesse de diction qui caractérisent les écrits de Racine. D'ailleurs il n'ignorait point, dès l'âge de dix-sept ans, les littératures italienne et espagnole, quoiqu'il n'en fit pas grand cas en comparaison des chefs-d'oeuvre grecs et latins. Dans sa jeunesse il fit même de propres essais de poésie latine: mais il est si difficile d'écrire, même médiocrement, dans une langue morte, qu'on pardonne sans peine au jeune auteur français d'avoir fait de mauvais vers latins. Horace et Virgile peuvent nous consoler du peu de succès des modernes dans ce genre d'écrire, et devraient même les dispenser de s'y exercer.

La situation peu aisée de Racine semblait lui faire une loi de choisir un état. Il hésita quelque temps entre les différentes ouvertures qui se présentaient. L'étude épineuse de la jurisprudence et celle de la théologie contrariaient trop son goût dominant, pour qu'il pût se résoudre à suivre l'une ou l'autre carrière, comme ses amis et ses parents le désiraient. Ce ne fut que par déférence pour un oncle, qui voulait lui résigner son bénéfice, qu'il s'appliqua d'abord à la théologie; mais des difficultés et des obstacles de toute espèce finirent bientôt par le rebuter. — Après avoir passé quelque temps à Montpellier et à Uzès, à la suite de projets et d'espérances qui s'évanouirent, il revint à Paris, où le succès de ses premières poésies et les encouragements qu'il reçut de la cour le déterminèrent bientôt à se livrer entièrement aux lettres. Il n'avait jamais cessé de s'en occuper, malgré les efforts que l'on faisait à Port-Royal pour l'en détourner; et l'on connaît encore quelques essais poétiques de son adolescence, qui sont, à la vérité, extrêmement médiocres, et qui n'ont plus aujourd'hui aucun intérêt.

Mais en 1660, à l'occasion du mariage de Louis XIV, il débuta dans le public par une ode, *la Nymphé de la Seine*, qui fut jugée la meilleure de toutes celles qui parurent sur le

1) Cloître des Jansénistes, qui était situé près de Paris.

même sujet, et qui le fit connaître assez avantageusement. Colbert honora l'auteur d'une gratification de cent louis de la part du roi et d'une pension de six cents livres. — *La Renommée aux Muses* ¹⁾, ode beaucoup plus médiocre, qui parut en 1663, lui valut une seconde gratification royale. Mais un avantage beaucoup plus précieux dont ce même poëme lui fournit l'occasion, ce fut l'amitié de Boileau, qui se vantait de lui avoir appris, par quelques remarques critiques sur son ode, à faire difficilement des vers faciles. Cette liaison intime, si utile à Racine, si honorable à la fois pour les deux amis et pour les lettres, a duré sans interruption jusqu'à la mort de Racine.

La Thébaïde, première pièce dramatique de Racine, qu'il fit paraître en 1664, révélait un écrivain plus qu'un auteur dramatique. Toutefois la haine des deux frères, Étéocle et Polynice, est peinte avec énergie, et la pièce fit concevoir les plus grandes espérances du génie de l'auteur. La tragédie d'*Alexandre*, qui suivit de près, eut cette singularité qu'elle fut jouée en même temps sur le théâtre de Molière et sur celui de l'hôtel de Bourgogne. Il est probable que Racine, trouvant la pièce mal jouée au théâtre du Palais-Royal, la fit passer à celui de l'hôtel de Bourgogne; et ce fut la cause de sa brouille avec Molière, car Racine enleva alors à sa troupe mademoiselle Duparc. *Alexandre* eut plus de succès que *la Thébaïde*, malgré le caractère faible et galant du héros; mais ni l'un ni l'autre ne sont restés au théâtre, et ce ne sont en vérité que de faibles imitations des anciens.

En dépit d'une prédiction de Corneille, qui avait conseillé à Racine, après la lecture d'*Alexandre*, de renoncer à la tragédie, le jeune auteur franchit, l'année suivante, un intervalle immense, et se plaça bien près de son juge sévère par son troisième ouvrage. *Andromaque*, „pièce admirable, dit Voltaire, à quelques scènes de coquetterie près“, excita le même enthousiasme que *le Cid* de Corneille, et ne le mérita pas moins. Le proverbe: cela est beau comme *le Cid*! commença à tomber en désuétude. — Quelques vers de Virgile en fournissaient le sujet à Racine. *Andromaque* est la tragédie de l'amour; on y trouve les irrésolutions, les emportements, les contraintes, les faiblesses, les injustices, les fureurs, en un mot toute la fatalité de l'amour. Mais on peut adresser un reproche général à Racine: c'est d'avoir choisi à l'exception d'*Esther* et d'*Athalie*, des sujets qu'il était obligé de dénaturer pour les faire admettre par une cour galante au fond, mais sévère en apparence. Les imitations qu'il a faites des théâtres grec et latin, si adorables qu'elles soient en elles-mêmes, nous choquent comme si l'on revêtait la Vénus antique d'une robe coquette et galante.

Racine avait un esprit naturellement porté à la raillerie, qui s'exerçait quelquefois sur ses plus intimes amis, et dont ses épigrammes et ses lettres nous donnent des exemples d'une tournure très piquante. Dans la charmante comédie *des Plaideurs*, imitée des *Guêpes* d'Aristophane, qui parut en 1668, il a donné cours à cette malice. Un procès qu'il avait perdu à propos d'un bénéfice obtenu par lui, lui fournit des armes contre les juges. Aux premières représentations de cet ouvrage il eut contre lui le public; mais la pièce ayant fort diverti le roi, elle ne tarda

1) En voici une strophe comme épreuve de cette flatterie dégoûtante qui était alors en vogue:

Muses, pour voir Louis, abandonnez sans peine
Le céleste séjour!

Aussi voyez-vous que plusieurs des Dieux même,
De sa gloire éblouis,

Prisent moins le nectar, que le plaisir extrême
D'être auprès de Louis.

pas à être adoptée par les courtisans.¹⁾ Rien n'est plus amusant que cette comédie, et il est beaucoup à regretter que l'auteur n'ait pas donné plus de carrière à ces dispositions comiques de son esprit.

L'année suivante fut donné *Britannicus*, celle de ses tragédies que l'auteur prétend avoir le plus travaillée, „où l'on trouve, dit Voltaire, toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile.“ Cependant le succès de la pièce ne répondit pas d'abord aux espérances de Racine: à peine parut-elle sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui semblaient la vouloir détruire. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront une pareille bonté: les critiques se sont évanouies, la pièce est demeurée. L'auteur avoue lui-même, dans la préface qu'il a mise à la tête de cette tragédie: „Si j'ai fait quelques chose de solide, et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.“ A la vérité, il avait travaillé sur des modèles qui l'avaient extrêmement soutenu; il avait copié ses personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, Tacite; et il était alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans sa tragédie dont il ne lui ait donné l'idée. — Ce n'est pas dans les amours du Junie et de Britannicus que se trouve l'intérêt de cette pièce, quoi- qu'ils paraissent en constituer le fond; le combat du vice et de la vertu qui, sous les traits de Narcisse et de Burrhus, se disputent le coeur de Néron, voilà l'admirable tableau qui arrête principalement les yeux.

Bientôt, à la prière d'Henriette d'Angleterre, Corneille et Racine entreprirent chacun la tragédie de *Bérénice*. Des deux rivaux Racine était le plus jeune, il peignit l'amour avec toute sa tendresse, avec toutes ses séductions; il devait l'emporter. Son goût épuré, son esprit flexible, sa diction toujours élégante, son style toujours châtié et toujours charmant étaient propres à toutes les matières; sa pièce est incomparablement meilleure que celle de Corneille, qui ne pouvait traiter heureusement que des sujets conformes au caractère de son génie. — Un prince et une princesse qui s'aiment et que les raisons d'état forcent à se séparer, voilà tout le sujet de *Bérénice*. Il est pris dans cette phrase de Suétone: „*Bericem statim ab urbe dimisit invitum invitam*.“ Racine tira de ce simple sujet tout ce qu'on en pouvait tirer. Il voulut, en se réduisant à une grande unité d'action, remplir le théâtre par les seuls mouvements du coeur. Toutefois cette oeuvre souleva la critique contre l'auteur plus qu'*Andromaque* ne l'avait fait; et il est vrai que *Bérénice* est plutôt une élégie qu'une tragédie, et qu'elle ne brille que par les beautés de détail et par la douceur ravissante du style. Tout cela n'empêcha pas les larmes de couler; et la pièce obtint l'assentiment du roi, et l'applaudissement de la cour²⁾.

1) M. de Valincourt raconte d'une manière plaisante l'effet produit par cette approbation du roi sur les comédiens eux-mêmes: „Partis de Saint-Germain, dans trois carrosses, à onze heures du soir, ils allèrent porter cette bonne nouvelle à Racine, qui logeait à l'hôtel des Ursins. Trois carrosses après minuit, et dans un lieu où jamais il ne s'en était tant vu ensemble, réveillèrent tout le voisinage. On se mit aux fenêtres, et, comme on vit que les carrosses étaient à la porte de Racine, et qu'il s'agissait des *Plaideurs*, les bourgeois se persuadèrent qu'on venait l'enlever pour avoir mal parlé des juges. Tout Paris le crut à la conciergerie, le lendemain; et ce qui donna lieu à cette vision ridicule, c'est qu'effectivement un de MM. les conseillers des requêtes avait fait grand bruit au palais contre cette comédie.“

2) On rapporte que le grand Condé aimait à répéter, au sujet de cette tragédie, ces vers où Titus parle de *Bérénice*: Depuis cinq ans entiers tous les jours je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

L'année 1672 vit paraître *Bajazet*, pièce du second ordre, qui ne pouvait être faite que par un écrivain du premier. Voltaire y admire le caractère d'Acomat. Corneille en dit: „Il n'y a pas un seul personnage dans ce *Bajazet* qui ait les sentiments qu'il doit avoir, et que l'on a à Constantinople: ils ont tous, sous un habit ture, le sentiment qu'on a au milieu de la France;“ et madame de Sévigné: „Le personnage de Bajazet est glacé; les moeurs des Turcs y sont mal observées; le dénouement n'est point bien préparé; on n'entre pas dans les raisons de cette grande tuerie: il y a pourtant des choses agréables, mais rien de parfaitement bien, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner.“ Il est vrai que Bajazet, qui donne le nom à la pièce, n'y joue pas le principal rôle; ce n'est pas non plus Atalide. Roxane, voilà l'héroïne, voilà l'étonnante création pour laquelle Racine n'avait pas de modèle, et qu'il a animée d'une vigueur qu'on ne saurait trop admirer. Roxane, plus sensuelle que sensible, est bien la fille d'Asie, en proie à l'ardeur des voluptés excitées par la vie du sérail. Le quatrième acte de *Bajazet* est une des plus belles pages qui aient été écrites dans l'histoire du coeur humain.

Dans *Mithridate*, donné l'année suivante, Racine paraît avoir voulu lutter de plus près avec Corneille: ce fut sans doute la pièce de *Nicomède* qui le décida à écrire cette tragédie. On reste indécis entre ces deux grandes conceptions dramatiques. *Nicomède* produit l'enthousiasme; *Mithridate* l'attendrissement. Quoiqu'on en juge, les rôles de Mithridate et de Monime sont des plus parfaits de la scène française. Avec quel intérêt ne suit-on pas les dernières luttes du monarque puissant, trahi par la fortune, après quarante ans de succès, et par l'amour qui dédaigne sa veillesse! Et cette chaste reine, si noble et si pure, n'est-elle pas un type de grâce et de beauté? et elle devient pourtant si courageuse et si hardie lorsqu'un regard indiscret a surpris dans son sein la tendresse qu'elle s'efforçait d'étouffer.

Au commencement de cette année Racine avait été reçu à l'Académie française. En 1674 il allait croître encore en renommée par son *Iphigénie*, que Voltaire regarde comme le chef-d'oeuvre de la scène. On sentira pourtant que le siècle de Louis XIV a trop mêlé sa couleur au tableau d'Euripide et d'Homère; et les yeux tout charmés qu'ils sont de l'habileté et de la grâce de l'artiste, se trouvent néanmoins un peu dépaysés. Les caractères de la pièce grecque sont plus francs et plus vrais, et l'intrigue est plus nette et plus naturelle. On ne saurait se dissimuler non plus que le dénouement de l'*Iphigénie* de Racine est de beaucoup inférieur à celui d'Euripide. A quoi bon cette Ériphile, à laquelle on n'a pris aucun intérêt, et qu'on est pourtant fâché de voir sacrifiée?

Agé de trente-huit ans, Racine termina sa carrière dramatique par la plus tragique et la plus sublime de ses tragédies. L'auteur dit lui-même que s'il avait produit quelque chose de parfait, c'était *Phèdre*; et Voltaire l'appelle „le chef-d'oeuvre de l'esprit humain et le modèle éternel, mais inimitable, de quiconque voudra jamais écrire en vers.“ Les amis de l'antiquité ont reproché à Racine d'avoir dénaturé le caractère d'Hippolyte, sans vouloir considérer que le poète a prétendu faire une tragédie nouvelle, appropriée à d'autres moeurs, en conservant, autant que le sujet le comportait, les éléments poétiques du passé. Au lieu d'Hippolyte, le héros des tragédies d'Euripide et de Sénèque, *Phèdre* est devenue le principal personnage de la tragédie française. Ce n'est plus la fierté présomptueuse qui, en dédaignant les autels de Vénus, et en méprisant les lois sacrées de la nature, s'attire la colère des dieux; c'est le danger d'une passion qui finit par se rendre maîtresse de l'âme, lorsqu'elle n'a pas été étouffée à temps, que Racine a voulu peindre. Pour compléter l'image de cette femme infortunée, il fallut ajouter

les fureurs jalouses aux luttes contre la sainte pudeur, la foi de l'hymen, la loi de la nature. Voilà pourquoi Racine a fait son Hippolyte amoureux. Jamais plus profonde analyse n'est descendu dans les replis de la passion.

La disgrâce factice et passagère de cette pièce et le ridicule triomphe arrangé pour Pradon par une cabale de cour ne firent que hâter la résolution de Racine, longtemps combattue par son penchant, de renoncer au théâtre, pour jouir de la vie privée, et pour expier quelques erreurs de sa jeunesse par un retour sincère aux idées religieuses et aux devoirs de la piété. Il était né très sensible, et cette extrême mobilité d'âme donnait à la fortune et aux événements tant de moyens divers de le tourmenter et de le rendre malheureux. „Quoique les applaudissements que j'ai reçus, disait-il, m'aient beaucoup flatté, la moindre critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de chagrin que toutes les louanges ne m'ont fait de plaisir.“ Les scrupules religieux, soulevés par sa tante, prieure et abbesse de Port-Royal, et par les souvenirs de sa jeunesse, l'emportèrent, quand l'attrait du génie fut affaibli par les dégoûts, sur l'amour de la gloire, qui fut longtemps chez lui une passion très vive. Au reste, il pouvait s'autoriser d'un motif très plausible: il venait d'être chargé, cette même année, d'un travail tout différent et d'une assez grande importance. Le roi l'avait nommé son historiographe, conjointement avec Boileau. Le feu a depuis consumé l'ouvrage historique auquel Racine avait particulièrement donné ses soins. — Au lieu d'embrasser la vie monastique, ce qu'il eut résolu d'abord, la réflexion lui fit préférer des chaînes plus légères. Il épousa, en 1677, Catherine Romanet, fille d'un trésorier de France d'Amiens, et eut le bonheur de bien choisir. Depuis ce temps il préféra la paix domestique aux dissipations extérieures et aux séductions de la société, dont cependant personne n'était plus susceptible que lui, qui joignait aux avantages de la figure les charmes de l'esprit et la recommandation de son nom. Il ne parut plus aux spectacles, et il se reprocha jusqu'à la fin de sa vie les ouvrages qu'il avait faits pour la scène, surtout ses tragédies profanes, qu'il aurait même voulu pouvoir anéantir, s'il en faut croire son fils. Jamais il n'en parlait dans sa famille; et Louis Racine assure positivement que sa mère, qui ne manquait d'ailleurs ni d'esprit naturel ni de jugement, n'avait jamais lu les tragédies de son mari. C'est la plus forte preuve du détachement absolu que Racine s'était commandé à lui-même par rapport à la gloire littéraire. Toutefois cette sévérité de principes n'ôta rien à la douceur de ses moeurs: personne ne fut meilleur mari ni meilleur père. Mais il ne mettait rien au-dessus de l'importance d'une éducation chrétienne; „il faisait, dit son fils, tous les jours la prière en commun avec sa femme, ses enfants et ses domestiques, et leur expliquait l'Évangile.“ On trouve dans les Mémoires de Louis Racine beaucoup de détails fort intéressants de la vie domestique de son père.

Ce fut à la prière de madame de Maintenon, qui avait des droits à sa reconnaissance, que Racine, après un silence de douze ans, composa *Esther*. C'est moins une tragédie qu'une traduction dialoguée et mitigée du livre d'Esther, qu'il a suivi pour ainsi dire verset par verset, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte. A peine l'auteur a-t-il cru pouvoir emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus. La pièce n'a pas été écrite pour être jouée publiquement; l'auteur avait expressément défendu qu'elle le fût: c'était une récréation destinée au couvent de *Saint-Cyr*,¹⁾ et qui devait

1) Bourg près de Versailles, où il y avait alors une institution de jeunes demoiselles de qualité fondée et protégée par madame de Maintenon. Cette pension fut transférée, dans la suite, à Saint-Denis, et la maison de Saint-Cyr est occupée aujourd'hui par une école militaire.

servir à dérider le vieux front d'un roi, par la vue des charmantes actrices choisies pour la représenter. Les jeunes élèves étaient formées à la déclamation par l'auteur lui-même, et l'on convient que personne ne lisait, ne récitait, ne déclamaient mieux que Racine, et que ce fut lui qui établit au théâtre le bon goût de la déclamation. Ce fut d'abord une rare faveur, accordée seulement à quelques personnes privilégiées, que d'être admises à ces représentations; mais bientôt ce divertissement d'enfants est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour, le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y avait de plus grands seigneurs de les y mener. A la vérité, le poète a fait parler dans cette pièce, écrite pour des enfants, de plus graves intérêts. Bien que courtisan, il avait au fond du coeur l'amour de l'humanité et le sentiment des angoisses du peuple, et nul prédicateur n'a donné de plus hautes leçons aux rois. Nous n'avons pas besoin de citer les magnifiques vers que Racine a composés sur l'abbus de la puissance et sur l'esprit de vertige qui s'empare souvent des têtes couronnées; c'est surtout dans le plan d'*Esther* qu'on trouve une satire profonde de la monarchie absolue. Le despotisme effréné et l'ambition arrogante y sont représentés avec des couleurs d'autant plus odieuses qu'elles sont naturelles. Toute la pièce est empreinte des sentiments de l'auteur; il y peint la société qui l'entoure, et trahit ses pensées intimes. La cour d'Assuérus n'est autre que la cour de Louis XIV; l'on ne s'y trompait pas sur les personnages, chacun reconnaissait les portraits et plaçait vite les noms au bas. Cette oeuvre, où se laissent entrevoir la révocation de l'édit de Nantes, l'influence de madame de Maintenon, et les disgrâces de Louvois, est d'une audace sans pareille. On dirait que l'auteur a fait entrer dans ce tableau jusqu'à sa femme, et qu'il a mis dans la bouche de Zarah les mots avec lesquels sa compagne adoucissait ses souffrances de courtisan, sans que les conseils de la sagesse vulgaire pussent suffire à guérir l'ombrageuse sensibilité de son âme. C'est surtout à ces applications particulières qu'*Esther* dut le grand succès qu'elle eut à la cour; cependant le style enchanteur et la beauté des détails en rendront la lecture toujours délicieuse. Aussi Racine a-t-il créé dans le personnage d'*Esther* un ravissant caractère; nous disons créé, parce que l'*Esther* de la Bible ne montre pas, tant s'en faut, la même délicatesse. Le Juif Mardochee est imposant, et la terreur que sa vertueuse indigence inspire au riche et inique Aman, est un de ces traits de génie que Racine a mis en oeuvre avec beaucoup d'art. Les charmants chants de choeur enfin sont liés avec l'action, comme dans *Athalie* et dans les anciennes tragédies grecques.

Deux ans après, Racine, flatté d'avoir réussi dans un genre dont il était l'inventeur, traita dans les mêmes vues le sujet d'*Athalie*. Cette pièce si admirable par la simplicité du style et par la magnificence des pensées, par l'ordonnance régulière du drame et par l'énergie et la vérité historique des caractères, n'a pas été dignement appréciée par les contemporains de l'auteur. On se persuada qu'une pièce faite pour des enfants n'était bonne que pour eux, et l'on continua à dépriser *Athalie* sans l'avoir lue. Le long silence que Racine s'était imposé, n'avait pu encore désarmer l'envie, et l'on parvint enfin à jeter dans l'esprit de madame de Maintenon des scrupules qui firent supprimer les spectacles de Saint-Cyr, ou la pièce devait être jouée le 1^{er} janvier 1690. Cependant elle fut représentée deux fois à Versailles, devant le roi, dans une chambre de madame de Maintenon, par les demoiselles de Saint-Cyr, vêtues de ces habits modestes et uniformes qu'elles portaient dans leur couvent. „De pareilles représentations, dit madame de Caylus, ancienne élève de Saint-Cyr, étaient bien différentes de celles d'*Esther*, qui se faisaient avec une grande dépense pour les habits, les décorations et la musique.“ — Racine, étonné que le public reçût avec cette indifférence un ouvrage qui aurait suffi pour l'immortaliser, s'imagina qu'il avait manqué son sujet; il l'avouait sincèrement à Boileau, qui lui soutenait au contraire

qu'*Athalie* était son chef-d'oeuvre: „Je m'y connais, lui disait-il, et le public y reviendra.“ La prédiction de Boileau s'est accomplie, mais si long-temps après la mort de Racine, qu'il n'a pu ni jouir du succès de sa pièce, ni même le prévoir. En 1716 *Athalie* fut donnée pour la première fois sur le Théâtre-Français de Paris¹⁾, où elle a célébré depuis d'innombrables triomphes, et d'où elle ne disparaîtra jamais. „La France, dit Voltaire, se glorifie d'*Athalie*: c'est le chef-d'oeuvre de notre théâtre; c'est de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit point introduit; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion et par cette majesté de l'éloquence des prophètes.“ — Molière avait chassé du théâtre comique les pièces chargées d'incidents, il avait remplacé la multiplicité des événements par le développement des caractères. Racine crut pouvoir transporter à son tour, dans la tragédie, cette modestie d'intrigue et cette analyse de sentiments. Il n'a jamais mieux réussi à cet égard que dans son *Athalie*. Un prêtre, un songe, un enfant! il ne lui a pas fallu d'autres éléments pour former une pièce qui, sans amour, sans intrigue, sans aucun événement extraordinaire, intéresse toujours ignorants et connaisseurs. Cette tragédie, si admirable par sa simplicité, ne l'est pas moins par la perfection du style et de la versification. „La conduite en est si simple, dit Louis Racine, que cette pièce est en poésie ce qu'est en peinture ce tableau de Raphaël qui n'offre que deux figures, un ange qui, sans colère et sans émotion, écrase le démon.“ On ne saurait mieux tracer le fond de cette tragédie. Quand Joad, se fiant sur l'appui du Seigneur et sur ses saintes promesses, combat contre *Athalie* pour sauver la race de David, et que Dieu lui-même confond la reine impie pour la détruire par un enfant innocent; n'est-ce pas là le faible, armé de la confiance en Dieu, l'emportant sur le plus fort ennemi de Dieu? Le sujet d'*Athalie* est tiré de l'Écriture sainte, comme celui d'*Esther*; mais le développement en est beaucoup plus dramatique. Outre le rôle d'Abner, le songe de la reine, et le trésor caché, Racine n'a presque rien ajouté au récit de la Bible. La vérité historique règne jusque dans les moindres nuances des événements et des caractères; mais elle est tellement soutenue par l'imagination du poète, qu'on ne peut se lasser d'admirer la manière dont l'auteur s'est inspiré de l'esprit des temps qu'il a voulu peindre. Une étude approfondie des livres des *Rois* et des *Paralipomènes* ne fait que redoubler l'admiration qu'on éprouve pour la tragédie française. Quoiqu'on juge enfin du théâtre français, et quelque exagéré que soit l'enthousiasme des Français pour Racine, on ne saurait jamais disconvenir que non seulement *Athalie* est l'ouvrage le plus parfait de Racine, mais qu'elle est de toutes les tragédies françaises celle où l'on trouve le moins à critiquer, le plus à admirer²⁾.

Cette nouvelle injustice du public détermina enfin Racine à renoncer pour jamais à la poésie au moment où il était arrivé à la perfection. La religion lui offrit des consolations dont le sentiment tranquille et doux était devenu un besoin pour lui et remplissait son âme toute entière. — Cependant la plus douloureuse épreuve lui était encore réservée; ce fut la disgrâce du roi son bienfaiteur, qui obscurcit la fin de sa vie, et qui abrégéa même ses jours. Certainement il était honorable de n'avoir déplu que par des vérités utiles consignées dans un Mémoire sur la misère du peuple, qui n'avait pu être dicté que par l'espoir si séduisant et si doux de devenir l'instrument du bonheur du peuple, après avoir été si

1) C'est le même théâtre qu'on appelle aujourd'hui Théâtre de la République.

2) Voyez notre édition d'*Athalie*, premier volume des Chefs-d'oeuvre dramatiques de la littérature française avec des notes; publiés par Dr. R. Schwalb, chez G. D. Baedeker, Essen 1848.

longtemps celui de ses plaisirs. L'auteur, en le remettant à madame de Maintenon, qui l'avait demandé, n'avait cédé qu'à l'assurance de n'être pas nommé. On sait que Louis XIV, qui surprit le manuscrit entre les mains de la favorite, arracha d'autorité le secret qu'elle n'avait pas la force de garder, et qu'en louant les intentions et le zèle de Racine, il parut blessé de trouver en lui l'auteur d'un écrit qui contenait des vérités d'autant plus tristes peut-être, qu'elles étaient plus évidentes. „Parcequ'il fait bien des vers, croit-il savoir tout? et parcequ'il est grand poëte, veut-il être ministre?“ Ce furent les paroles du roi; elles ne marquaient qu'une humeur passagère, et qui au fond ne pouvait altérer ni l'estime ni même la bienveillance qu'il avait pour Racine. Il lui en donna les marques les plus sensibles, quand il fut informé du mauvais état de sa santé. Toutefois Racine, „qui était naturellement mélancholique avec lui-même, dit son fils, quoique fort doux avec les autres,“ ne douta plus, dès ce moment, de sa disgrâce. Il ne cessa point, à la vérité, d'aller à la cour, ni même de voir le roi; mais il n'en était plus si bien reçu, ou du moins il le crut ainsi; et Louis XIV un jour ayant passé dans la galerie sans le regarder, Racine, „qui n'était pas, dit Voltaire, aussi philosophe que bon poëte,“ en mourut de chagrin, après avoir trainé pendant un an une vie languissante et pénible.

Mais peut-être aussi ce chagrin a-t-il été exagéré et ne fit-il que hâter les dernières atteintes d'un mal qui était mortel. C'est un abcès de foie qui, en se refermant, causa la mort de Racine, après une longue maladie, le 21 avril 1699. — On se persuade d'ailleurs, par ses lettres et par la conduite qu'il tint pendant les vingt dernières années de sa vie, que les devoirs de ses places, la reconnaissance pour le roi, et l'intérêt de ses enfants étaient les seuls liens qui l'attachassent à la cour, et que sa tristesse ne provenait pas seulement du malheur d'avoir déplu au roi son bienfaiteur, mais aussi de voir s'éloigner les moyens d'avancement pour une famille nombreuse qu'il chérissait avec une extrême tendresse. — Sa fortune, dont-il fut redevable à Louis XIV, consistait en une pension de 2000 livres, les appointements de la place d'historiographe de 4000 livres, et les émoluments des charges de trésorier de France et de secrétaire du roi. Il avait reçu de plus, en différentes gratifications royales, la somme de 42000 livres. Une partie de son revenu s'éteignit nécessairement avec lui. Le roi conserva la pension de 2000 livres à sa veuve, qui mourut dans un âge fort avancé, plus de trente ans après son mari. Elle était toujours occupée du soin de sa famille et du soulagement des pauvres, quoiqu'elle eût perdu une partie de sa fortune dans le temps du système de Law. Deux des filles de Racine avaient pris le voile; son fils aîné, qui lui donnait le plus d'espérance, se retira du monde, et vécut dans le célibat et dans la retraite, uniquement occupé de l'étude et des exercices de piété. Un de ses frères, Louis Racine, se conforma, sans avoir hérité du génie de son père, aux intentions et aux exemples paternels, au moins en ce point que sa plume n'a jamais été consacrée qu'à des sujets religieux.

Les liaisons les plus familières de Racine, parmi les gens de lettres, étaient avec Boileau, La Fontaine, La Bruyère, Bourdaloue, Nicole et Bernier. Celles qu'il eut d'abord avec Molière se refroidirent pour toujours, le directeur de troupe ne pouvant pas oublier que l'auteur d'*Alexandre* lui avait fait perdre sa meilleure actrice. Toutefois ils ne cessèrent jamais de s'estimer et de se rendre une justice réciproque. Tous deux furent même assez généreux pour combattre l'injustice passagère du public, Racine à l'égard du *Misanthrope*, Molière à l'égard des *Plaideurs*.

On a reproché à Racine comme un acte d'ingratitude la querelle intentée contre Port-Royal dans ses *Lettres satiriques*, dont les connaisseurs n'ont rien dit de trop en

les comparant aux Provinciales de Pascal. Quelques lignes de Nicole contre Desmarêts excitèrent la sensibilité alors très irascible de Racine, qui ne put souffrir qu'on traite les poètes dramatiques d'empoisonneurs publics et de gens horribles aux yeux des chrétiens. Mais il reconnut bientôt sa faute et la répara complètement par un double sacrifice qui devait coûter à l'amour propre autant qu'à la fierté. Malgré le succès de sa première lettre, il supprima la seconde, qui était plus piquante encore, et fit sans hésiter les premières démarches de réconciliation, toujours plus difficiles à celui qui a tort. Ce ne fut pas seulement par prudence, ce fut surtout par esprit de religion que Racine travailla sur lui au point de se guérir tout-à-fait de ce goût dangereux pour la raillerie.

On a osé comparer en France Corneille, Racine, et Voltaire aux trois grands tragiques grecs; et — si licet parva componere magnis —, on pourrait convenir que Corneille a quelque ressemblance avec Éschyle, par sa sublimité et son énergie, Racine avec Sophocle, par sa tendresse et son élégance, Voltaire avec Euripide, par sa souplesse et sa frivolité. — Corneille fut le créateur du sublime; Racine fut le père du tendre et du pathétique dans la tragédie française¹⁾. Celui-ci se distingue par un goût fin et par un sentiment doux et délicat: il offre toujours de la pureté dans ses expressions, de la sagesse dans ses plans, de l'harmonie dans ses vers; qualités si difficiles à réunir avec la richesse de l'imagination. Non seulement les héros de Racine conservent en général les inclinations et les intérêts que l'histoire leur attribue, mais encore chaque passion est approfondie dans ses sources, développée avec ses diverses nuances, manifestée par le langage qui lui est propre. Il a surtout approfondi le cœur de femme, et en sait peindre à merveille les passions funestes. — Si l'on considère les préjugés et les entraves du siècle contre lesquels le génie de Racine avait à lutter, on ne saurait trop admirer les chefs-d'oeuvre qu'il a produits. Aussi faut-il le distinguer et l'estimer pour ce que tous ses ouvrages sont d'une grande pureté morale et d'une innocence presque virginale; qualités bien rares dans la littérature française.

Racine et son ami Boileau sont d'ailleurs les premiers poètes français qui aient écrit purement et atteint à la même perfection dans la prose que dans les vers, avantage accordé à peu d'écrivains favorisés par les grâces. Par un travail assidu, et par une méditation profonde sur le génie de la langue, ils ont trouvé cette éloquence sage et vraie, qui parle toujours convenablement; et par leurs relations intimes avec la cour et avec tout ce qu'il y avait alors de plus instruit en France, ils ont gagné de bonne heure l'élégance la plus polie possible. Racine surtout a su donner à sa langue, par un choix et une propriété d'expression qui étonnent, et par des associations de mots aussi heureuses que neuves et hardies, une richesse, une énergie, et un mouvement qu'elle n'avait point eus jusqu'alors. Sa prose a tous les tons qu'il veut lui donner; il observe toutes les convenances du style et du sujet dans son *Histoire du Port-Royal*, aujourd'hui peu lue, mais regardée de son temps, avec raison, comme un morceau achevé dans son genre; et il soutient également le style oratoire dans ses *Discours académiques*. Son *Éloge de P. Corneille* est un chef-d'oeuvre de panégyrique, d'autant plus admirable que Corneille fut rival passionné et souvent

1) Voici ce qu'en dit son ami Boileau dans ses *Vers* pour mettre au bas du portrait de M. Racine:

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

même critique injuste de l'auteur. Au reste, que Racine n'ait pas été jaloux de Corneille, il n'y a pas de quoi s'étonner: les triomphes de la jeunesse de l'un se rencontrèrent avec la disgrâce de la vicillesse de l'autre. C'est celui-ci qu'il faut excuser s'il fut jaloux.

Il est vrai qu'on ne doit pas comparer Racine, pour l'énergie et la richesse de l'imagination, ni aux tragiques grecs ni aux génies du premier rang parmi les modernes, tels que Caldéron, Shakespeare, Schiller et Goethe; mais il faut avouer pourtant que ses mérites pour les lettres et pour le bon goût en France sont immenses et que, sous ce rapport-là, la reconnaissance et l'admiration unanimes de ses compatriotes lui ont été déferées à juste titre. — Voltaire montre partout l'admiration la plus sincère pour Racine. Il le croit le plus parfait des poètes français, et le seul qui soutienne constamment l'épreuve de la lecture. „Je ne suis qu'un polisson, disait-il, en comparaison de cet homme-là.“¹⁾ Il en parlait même avec tant d'enthousiasme qu'un homme de lettres lui ayant demandé pourquoi il ne faisait pas sur Racine le même travail qu'il avait fait sur Corneille: „Il est tout fait, lui répondit-il, il n'y a qu'à écrire au bas de chaque page: Beau! pathétique! harmonieux! sublime!“

L'illustre poète fut enterré à Port-Royal, comme il l'avait demandé, et transporté, lors de la destruction de cette maison fameuse, à Paris, dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, à côté de Pascal.

Voici l'épithaphe composée par Boileau qu'on mit sur la tombe de Racine:

D. O. M.

Ici repose le corps de messire Jean Racine, trésorier de France, secrétaire du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, et l'un des quarante de l'Académie française, qui, après avoir longtemps charmé la France par ses excellentes poésies profanes, consacra ses muses à Dieu, et les employa uniquement à louer le seul objet digne de louange. Les raisons indispensables qui l'attachaient à la cour l'empêchèrent de quitter le monde, mais elles ne l'empêchèrent pas de s'acquitter, au milieu du monde, de tous les devoirs de la piété et de la religion. Il fut choisi avec un de ses amis par le roi Louis le Grand, pour rassembler en un corps d'histoire les merveilles de son règne, et il était occupé à ce grand ouvrage, lorsque tout à coup il fut attaqué d'une longue et cruelle maladie, qui à la fin l'enleva de ce séjour de misères, en sa cinquante-neuvième année. Bien qu'il eût extrêmement redouté la mort lorsqu'elle était encore loin de lui, il la vit de près sans s'en étonner, et mourut beaucoup plus rempli d'espérance que de crainte, dans une entière résignation à la volonté de Dieu. Sa perte toucha sensiblement ses amis, entre lesquels il pouvait compter les premières personnes du royaume, et il fut regretté du roi même. Son humilité et l'affection particulière qu'il eut toujours pour cette maison de Port-Royal des champs, lui firent souhaiter d'être enterré sans aucune pompe dans ce cimetière avec les humbles serviteurs de Dieu qui y reposent, et auprès desquels il a été mis, selon qu'il l'avait ordonné par son testament.

1) Il ne faut pas prendre Voltaire au mot, non plus que Racine quand il dit à son fils, en lui apprenant à sentir tout le mérite de Corneille: „Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens.“ — Racine ne craignit pas même de dire à l'égard de P. Corneille, dans son Discours à l'Académie française pour la réception de *Th. Corneille*: „Il était véritablement né pour la gloire de son pays, comparable, non à tout ce que l'ancienne Rome a produit d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.“

O toi! qui que tu sois, que la piété attire en ce saint lieu, plains dans un si excellent homme la triste destinée de tous les mortels; et quelque grande idée que puisse te donner de lui sa réputation, souviens-toi que ce sont des prières, en non pas de vains éloges qu'il se demande.